

LA  
**Doctrine du Chrétien**  
OU  
CONFÉRENCES NOUVELLES

SUR  
TOUTE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE

PAR  
**M. L'abbé AUGUSTIN BOURDIN**

CURÉ AU DIOCÈSE DE LAVAL.

4 forts volumes in-8 . . . . . Prix Franco \$5.00

- TOME I.—Le Symbole des Apôtres.—Les Actes du Concile du Vatican.
- TOME II.—Fin du Symbole.—Le Décalogue et les Sacrements.
- TOME III.—Suite des Sacrements, Prière.—Sujets de circonstances.
- TOME IV.—Suite des Sujets de Circonstances.—Le Syllabus commenté.

**LA PASSION.**

Extrait du Tome premier.

Christus factus est obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.—*Jésus-Christ s'est fait obéissant pour nous jusqu'à la mort, et à la mort de la croix.* (Philipp. II, 8).

Si vous revenez chaque année en grand nombre entendre le même récit de la Passion du Sauveur, ce n'est pas assurément une vaine curiosité qui vous amène dans ce saint temple ; vous y venez pour compatir aux souffrances de Jésus-Christ, notre divin Maître, pour augmenter votre foi et votre amour, et vous exciter au repentir de vos péchés qui ont été la cause de sa mort. Tels sont vos motifs et vos sentiments chrétiens. Pour répondre à ces dispositions et les développer en vous davantage, nous allons vous retracer les principales circonstances de la Passion de Jésus-Christ. Nous irons d'abord au jardin des Oliviers et de là au tribunal de Pilate ; nous assisterons à la trahison de Judas, au reniement de saint Pierre ; nous suivrons le Sauveur avec les saintes femmes dans les rues de Jérusalem, et nous l'accompagnerons jusqu'au pied de la croix, sur le Golgotha. Là, en voyant tant de douleurs accumulées sur une tête innocente, nous éprouverons, je l'espère, plus d'éloignement pour le péché, et un désir sincère de mener une vie de plus en plus chrétienne. Puis nous nous retirerons dans nos demeures, le cœur contrit et humilié, en pensant à nos fautes, et à ce qu'il a coûté au Sauveur pour les expier.

La Passion qui termina sa vie, est de tous les événements qui l'ont remplie, le plus douloureux, mais en même temps le plus utile, le plus consolant à méditer. C'est, en effet, en ce jour mémorable, que le pont de la miséricorde fut rétabli entre le ciel et la terre, afin que nous puissions aller au ciel ; c'est en ce jour mémorable que notre arrêt de mort fut déchiré, attaché à la croix, (Coloss. II, 14), et qu'une nouvelle alliance entre Dieu et les hommes fut signée du sang de Jésus-Christ. Lorsque la croix eût été plantée au sommet du Calvaire, alors il fut dit que l'empire du démon était renversé, la justice divine satisfaite, et que Dieu aimait sa créature d'un amour infini. C'est ce dévouement sans bornes du Fils de Dieu, qui a séduit le cœur de l'homme, l'a touché, l'a attendri et l'a porté quelquefois aux plus généreux sacrifices. Comment ne pas reconnaître un Dieu qui a souffert ainsi pour nos péchés ? Comment ne pas l'aimer, ce bon Sauveur, qui a tout fait par amour pour nous ? Comment désespérer de notre salut, si nous sommes sincèrement repentants ? Telles sont les réflexions faciles et salutaires que nous suggérera la Passion du Sauveur, dont vous écouteriez le récit douloureux avec une religieuse attention. O Seigneur Jésus, qui avez aimé les hommes jusqu'à mourir pour eux sur la croix ; mettez dans nos cœurs une étincelle de ce feu divin, qui embrasait le vôtre, afin que nous puissions comprendre et goûter ensemble ces grandes leçons de mortification et d'amour que vous nous donnez des hauteurs du Calvaire. Avant de commencer, rendons nos hommages à la Croix et disons-lui : O croix, ave.

Pénétrons d'abord dans ce jardin solitaire des Oliviers ou de Gethsémani où va se passer la première scène de la Passion du Sauveur. Gethsémani était un lieu planté d'oliviers, et situé à quelque distance en dehors des murs de la ville de Jérusalem. Le Seigneur avait coutume de se rendre à ce jardin, le soir, avec ses disciples, pour prier en silence. Il vient d'y entrer avec ses trois principaux Apôtres, Pierre, Jacques et Jean. Il se retire à l'écart, et se prosternant la face contre terre, songeant à l'horrible sacrifice, qui va bientôt se consommer. Il commence à craindre et à être rempli de tristesse : mon Père, dit-il, que ce calice s'éloigne de moi s'il est possible, cependant, mon Père, que votre volonté soit faite, et non la mienne. Voilà le modèle de la prière que nous devons adresser à Dieu, dans nos afflictions et nos maladies. Mon Dieu, que ces chagrins, que ces douleurs s'éloignent de moi ! cependant que

voire volonté soit faite et non la mienne. La résignation, la soumission à la volonté de Dieu n'est pas seulement un conseil, c'est un devoir pour le chrétien, disciple de Jésus-Christ. Après avoir fait cette prière, le Seigneur se lève et se dirige vers ses Apôtres qu'il trouve endormis ; il leur dit donc : *veillez et priez, afin que vous ne succombiez point à la tentation ; car l'esprit est prompt à prendre des résolutions généreuses, mais la chair est faible à les exécuter.* Ensuite il ajoute : *mon âme est triste jusqu'à la mort. Tristis est anima mea usque ad mortem.* Les Apôtres ne trouvèrent pas une parole de consolation à adresser à leur Maître affligé ; leurs yeux étaient appesantis par le sommeil. Voilà les hommes tels qu'ils s'offrent à nous trop souvent, indifférents, insouciant, préoccupés. Jésus-Christ a voulu nous montrer par son exemple, que les consolations véritables, solides, nous devons les demander à Dieu seul et non pas aux hommes, qui ne savent le plus souvent que nous adresser des reproches ou des conseils inutiles, au lieu de nous soulager.

Le Seigneur s'éloigna de nouveau, à la distance d'un jet de pierre, et il fit à genoux pour la seconde fois la même prière : *mon Père, que ce calice s'éloigne de moi s'il est possible.* Que contenait donc de si amer ce calice de la Passion, que le Sauveur ne pouvait se résigner à le boire ? Ce qu'il contenait de si amer, en doutez-vous ? Il contenait les insultes, les outrages, tous les tourments que Notre-Seigneur allait bienôt endurer ; il contenait les impuretés, les meurtres, les blasphèmes, tous les sacrilèges qui se sont commis et se commettent jusqu'à la fin du monde. Oui, le Sauveur voyait clairement et en détail tous les péchés que vous avez commis à la lumière du jour ou à la faveur des ténèbres ; il voyait les emportements de la colère, les infamies de la luxure, les duretés de l'avarice ; il se voyait chargé des péchés de tous les hommes, lui, le Saint des saints, l'Agneau sans tache. *Ces torrents d'iniquité inondèrent son âme et le remplirent d'une tristesse mortelle.* (Ps. XVII, 5). Mais ce qui acheva de l'accabler, ce fut de voir que des milliers de chrétiens rachetés par son sang, nourris de sa chair, mourraient dans leurs péchés, dans l'impénitence, et que tant de souffrances endurées pour les sauver ne serviraient qu'à aggraver leur condamnation. Alors il s'écria pour la troisième fois : *mon Père, je n'en puis plus, que ce calice s'éloigne de moi s'il est possible ;* et une sueur froide, une sueur de sang découla de ses membres, pénétra ses vêtements et se répandit jusqu'à terre. Lui-même tomba en défaillance, et il serait mort de douleur à la vue de nos péchés, si un Ange envoyé du ciel ne fût venu le fortifier, afin qu'il pût boire jusqu'à la lie ce calice d'amertume. En voyant le Sauveur étendu par terre et prêt à mourir dans le jardin des Oliviers, qui ne comprendrait combien le péché déplaît à Dieu, et combien il en a coûté à Jésus-Christ pour l'expier et satisfaire pour nous à la justice divine ?

Tandis que Notre-Seigneur se trouve ainsi abattu, consterné, presque mourant à la vue de tant d'iniquités et de prévarications, un bruit se fait entendre à l'entrée du jardin solitaire, une bande armée s'approche et se présente. Les uns portent des épées et des bâtons, les autres des flambeaux et des lanternes ; car déjà la nuit est avancée. Le traître Judas Iscariote ou de Kérioth en Ephraïm est à la tête de ces hommes et les dirige : vous diriez qu'ils cherchent tous un malfaiteur. Oh ! non, ils viennent pour saisir l'Agneau de Dieu, le Sauveur du genre humain, Celui dont tous les pas avaient été marqués par des bienfaits. Ah ! disait autrefois un brave guerrier, Crillon, en entendant raconter cette circonstance de la Passion : ah ! si j'eusse été là, j'aurais mis en fuite tous ces misérables ; mon épée eût été au service de mon Sauveur. Mais le Sauveur ne voulait pas se servir de l'épée. Il dit à Pierre qui avait tiré la sienne pour le défendre : remettez cette épée dans le fourreau ; car quiconque se servira de l'épée périra par l'épée. Il dit aux Juifs : j'étais sans cesse au milieu de vous, et vous ne m'avez pas pris, parce que mon honneur n'était pas encore venu. Je

verrait aussitôt plus de douze légions d'anges pour me défendre ; mais c'est ici votre heure et la puissance des ténèbres, il faut que les prophéties s'accomplissent. Cependant afin de faire sentir aux Juifs qu'il se livrait volontairement à la mort, il leur demanda de nouveau : *qui cherchez-vous ?* Ils répondirent : *Jésus de Nazareth — C'est moi.* Et à cette seule réponse : *c'est moi, ego sum,* ils reculèrent, et tombèrent tous à la renverse comme frappés de la foudre. Jésus-Christ aurait pu écraser tous ces misérables, mais il se contenta en les renversant de leur faire sentir sa puissance. Ensuite il leur permit de se relever, de le lier, de le garotter comme un malfaiteur. C'est donc bien volontairement et par amour pour nous, divin Sauveur, que vous vous livrâtes à vos ennemis, vous qui aviez tout pouvoir au ciel et sur la terre ; mais vous aviez résolu de nous montrer jusqu'à la fin votre amour et de tout endurer, afin de satisfaire pour nous à l'éternelle justice.

Ce fut encore au jardin des Oliviers, que se passa entre Notre-Seigneur et Judas une scène bien digne de notre attention. Jésus laissa son disciple perfide s'approcher de lui, et lui donner un baiser ; puis il lui dit avec douceur : *mon ami, qu'étes-vous venu faire ici ? Amice, ad quid venisti ?* Quoi ! Judas, vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser ! Ces tendres reproches auraient amolli un tigre. Jésus l'appelle son ami au moment où il le trahit ; il cherche à faire descendre le remords dans son cœur ; il lui accorde une dernière grâce, mais l'apôtre sacrilège reste insensible. *Déjà le démon était entré dans son âme,* dit saint Jean, (XIII, 27), par la communion indignée qu'il venait de faire. Si ce malheureux endurci se fût jeté aux pieds de son bon Maître, s'il eût dit : Seigneur, j'ai commis le plus grand des crimes, je vous ai trahi, vendu ; parlez-moi. Il n'y a pas à en douter, le doux Sauveur lui aurait pardonné. Le grand crime de Judas fut de manquer de confiance en la bonté de Dieu ; il avoua, il confessa son forfait, et plein de repentir il reporta dans le temple aux princes des prêtres les trente pièces d'argent, qui étaient le prix de sa trahison ; mais sa contrition ne fut pas bonne, parce qu'elle ne fut pas accompagnée d'un commencement de confiance et d'amour envers Dieu. Judas désespéra jusqu'à la fin de son pardon, et il s'en alla se pendre de désespoir. Etant suspendu, dit saint Luc, (Act. I, 18), il s'ouvrit par le milieu du corps, *crepit medius*, et ses entrailles se répandirent jusqu'à terre. Telle fut la fin malheureuse et à jamais déplorable de Judas ; son nom est resté la plus grande injure que l'on puisse adresser à un homme, pour exprimer le comble de la perfidie et de l'ingratitude. C'est ici le lieu de faire une réflexion bien salutaire. Quelle a été la première cause de la perte éternelle de Judas ? L'amour de l'argent, son attachement trop grand aux biens de la terre ; c'est cet amour déréglé qui le porta à trahir sa conscience et sa foi, à livrer son Dieu, à perdre son éternité. Vous voyez à quels excès peut conduire l'intérêt sordide ; et combien cette passion de l'intérêt, qui est si commune parmi les hommes, peut être dangereuse pour le salut éternel ; combien elle enduret le cœur, elle aveugle l'esprit, et fait sans honte fouler aux pieds les règles de la justice et de la reconnaissance.

Nous avons dit que Notre-Seigneur, après avoir fait sentir sa toute-puissance à ses ennemis, se laissa lier par eux. Ils l'emmenèrent ainsi enchaîné, hors du jardin des Oliviers, lui firent passer le torrent de Cédron, et le conduisirent à la lueur des flambeaux, à l'extrémité de la ville, d'abord chez Anne, puis chez son gendre Caïphe, qui était grand-prêtre des Juifs, cette année-là. Malgré l'heure avancée, il était environ deux heures du matin, Caïphe rassembla les prêtres, les docteurs de la loi, les anciens du peuple, et en leur présence il interrogea Jésus-Christ sur ses disciples et sur sa doctrine. Le Sauveur répondit : j'ai toujours parlé au monde ouvertement ; interrogez ceux qui m'ont entendu : voici des gens qui savent ce que j'ai dit. Sur cette réponse, un des satellites là présent, donna brutalement un soufflet à Jésus en disant : est-ce ainsi que tu réponds au grand-prêtre ? Notre-Seigneur avec une patience et une dignité surhumaines, dit à cet homme : si j'ai mal parlé, faites voir ce que j'ai dit de mal, mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ?

Tandis que le Seigneur Jésus-Christ, notre Créateur, était ainsi indignement traité par sa créature, le premier de ses disciples, l'apôtre Pierre, qui l'avait suivi de loin, à longe, (Marc. XIV, 54), jusque dans la cour du grand-prêtre pour savoir comment cette affaire allait se terminer, Pierre reniait trois fois son divin Maître, à la voix d'une simple servante ; et avant que le coq eût chanté pour la seconde fois, il répétait avec serment : *je ne connais point cet homme, nescio hominem istum, Cet homme, ô Pierre ! est-ce ainsi que vous parlez de votre Sauveur, de votre bon Maître ?* Vous ne connaissez point celui qui vous a établi le chef de ses Apôtres, celui qui vous a comblé de faveurs particulières, vous ne le connaissez point ? Quel mensonge, et pour dire le mot, quelle lâcheté ! Cependant ne nous hâtons point de condamner saint Pierre, dans la crainte de nous condamner nous-mêmes. N'avons-nous pas bien des fois, par respect humain, par crainte, par honte, violé les lois de l'abstinence, omis certaines prières, négligé les sacrements et d'autres pratiques religieuses, n'osant en face des mondains nous montrer de vrais disciples de Jésus-Christ ? N'avons-nous point laissé les libertins et les impies parler devant nous contre la Religion sans oser la défendre, sans oser même par l'air attristé de notre visage condamner leurs mauvais discours, leurs plaisanteries sacrilèges ? Et si nous avons imité saint Pierre dans sa lâcheté, dans son respect humain, l'avons-nous aussi imité dans sa pénitence ? D'ailleurs il faut tout dire, Pierre se trouvait dans une position difficile et dangereuse ; il craignait pour sa vie à lui-même ; il reniait son Maître de bouche, par crainte, mais il continuait de l'aimer dans son cœur. La preuve

en est manifeste ; aussitôt que Jésus-Christ eut entendu ce reniement de son Apôtre, il se contenta de le regarder sans lui adresser aucun reproche. Ce regard lui alla au fond de l'âme ; Pierre honteux et repentant se retira à l'écart, et pleura amèrement son péché ; il pleura toute sa vie cette faiblesse d'un moment ; et *seul amarré*, dit le saint Evangile. Voyez ensuite avec quel héroïsme il sut réparer sa faute ? N'est-ce pas Pierre, qui prêcha partout son Dieu crucifié avec un courage intrépide ? N'est-ce pas Pierre qui fut battu de verges, qui versa son sang avec ses larmes pour Jésus-Christ ? N'est-ce pas lui qui demanda à être crucifié la tête en bas, se jugeant indigne de mourir comme son divin Maître ? N'a-t-il pas mérité que Jésus-Christ lui dit : *sur toi Pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle ?* Mais je vous parle du disciple et j'oublie le Maître ; je vous parle de l'Apôtre, et j'oublie Celui dans le sein duquel il avait puisé cet amour ardent pour le salut des hommes, et ce courage héroïque qu'il porta jusqu'à la mort.

Revenons donc à Notre-Seigneur Jésus-Christ que nous avons laissé au tribunal de Caïphe. Il passa le reste de la nuit du Jeudi au Vendredi dans la cour ou le vestibule de la maison de Caïphe ; et là il fut livré aux mains d'un soldat esquaffiné, qui lui fit subir toutes sortes d'outrages. Pour plaire à leur maître d'insolents valets, des soldats grossiers donnaient au Sauveur des soufflets et des coups de poing ; d'autres lui crachaient au visage ; quelques-uns s'avisèrent de lui bander les yeux et de le frapper cruellement en disant avec moquerie : Christ, prophétise-nous, devine qui est-ce qui t'a frappé ? Et ils disaient beaucoup d'autres paroles en blasphémant, ajoute l'Evangile. *Jésus autem tacebat ; le Seigneur Jésus gardait le silence.* Il aurait pu écraser de son tonnerre tous ces misérables, sans cœur et sans justice ; mais à tant d'ingratitude et de mauvais traitements, il n'opposa que le silence et une douceur inaltérable, *tacebat.* Quel exemple pour nous qui ne savons pas supporter avec patience une injure, une injustice ! Si l'on nous calomnie, si l'on nous maltraite de quelque manière, aussitôt notre cœur est ulcéré, et se remplit de désirs de vengeance ; nous voulons rendre le mal pour le mal. Pensons à notre divin Modèle, lui, qui pouvait si bien confondre ses ennemis, n'ouvre pas la bouche pour se plaindre ou pour se défendre.

Cependant lorsqu'il s'agit de rendre hommage à la vérité, de la proclamer même au péril de sa vie, Jésus-Christ ne garde plus le silence. Le grand-prêtre Caïphe lui dit : je vous adjure au nom du Dieu vivant de nous faire connaître si vous êtes le Christ, le Fils de Dieu. Il répond aussitôt : *Vous l'avez dit, je le suis ;* et je vous déclare, qu'un jour vous verrez ce même Fils de l'homme, qui vous parle, assis à la droite de Dieu, venir sur les nuées du ciel. Alors le grand-prêtre s'écria : il a blasphémé, qu'avons-nous besoin de témoins ; vous venez d'entendre le blasphème, que vous en semble ? Tous répondirent : il mérite la mort. Nous devons imiter la conduite de Jésus-Christ et ne pas garder le silence, lorsqu'un magistrat, lorsqu'un juge sur son tribunal nous ordonne, dans un procès, dans une affaire judiciaire, de dire devant Dieu la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ; nous devons la dire tout entière, sous peine de nous rendre gravement coupables par le mensonge ou les réticences. Au péril de leur vie les chrétiens confessaient leur foi devant les tribunaux, à l'exemple du divin Maître, qui condamnera au dernier jour les apostats et les imposteurs, ceux qui trahissent la vérité, et mentent devant Dieu et devant les hommes. *Celui qui ne reniera devant les hommes, je le renierai aussi devant mon Père,* dit Jésus-Christ dans son Evangile. (Matt. X, 33).

Dès le matin du Vendredi, les Juifs qui avaient perdu, avec leur indépendance nationale, le droit de vie et de mort traînaient Jésus-Christ toujours enchaîné, de la maison de Caïphe jusqu'à l'extrémité septentrionale de la ville, où était situé le tribunal de Ponce-Pilate, alors gouverneur de la Judée pour les Romains. Pilate, je ne crains pas de vous le dire, était un honnête homme comme l'entendent trop souvent les gens du monde, les politiques, les habiles calculateurs. Il avait à sauvegarder ses intérêts personnels, à conserver une place honorable et lucrative, la faveur de César et du peuple ; il aurait bien voulu aussi écouter les conseils de son épouse, Claudia Procula, la voix de sa conscience et suivre les règles les plus obligatoires de la justice, dont il était le représentant. Mais il ne savait, dans la circonstance présente, comment concilier ses intérêts avec son devoir ; il fit pour cela de sérieux efforts, et en définitive il sacrifia son devoir à sa politique, et sa conscience à ses calculs ; ce qui ne l'empêcha pas de mourir plus tard dans l'exil et la disgrâce ; il se donna la mort à lui-même. Combien de Pilate encore parmi nous ? Combien d'hommes de nos jours sacrifiant, comme ce juge inique, leur conscience à leur fortune, lorsqu'ils ne peuvent concilier l'observation de leurs devoirs avec les intérêts de leur ambition ou de leur cupidité.

Pilate pour se décharger de l'odieuse de cette sentence injuste qu'on lui demandait, envoya d'abord Jésus-Christ à Hérode. Ce roi frivole et corrompu demanda au Sauveur un miracle pour satisfaire sa vaine curiosité, mais il ne reçut aucune réponse ; alors il traita Jésus-Christ comme un insensé, le fit revêtir avec mépris d'une robe blanche, et le renvoya à Pilate. Celui-ci se rappela qu'au jour solennel de la fête de Pâques, le gouverneur avait coutume d'accorder aux Juifs la délivrance d'un prisonnier. Il leur proposa donc de leur délivrer Jésus au lieu de Barabbas, qui était un insigne voleur et un meurtrier ; mais les Juifs s'écrièrent tous ensemble : qu'on nous délivre Barabbas. Pilate leur dit : que voulez-vous que je fasse de Jésus, que l'on nomme le Christ ? Les Juifs répondirent : *crucifiez-le, crucifiez-le ;* et le tumulte allait en augmentant.

Alors Pilate eut recours à un troisième moyen pour exciter la compassion des Juifs et sauver